

Vaugois, Denis. *L'Amour du livre. L'édition au Québec, ses petits secrets et ses mystères*. Sillery, Septentrion, 2005. 218 p.

Marcel Lajeunesse

Volume 51, numéro 3, juillet–septembre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1029505ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1029505ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lajeunesse, M. (2005). Compte rendu de [Vaugois, Denis. *L'Amour du livre. L'édition au Québec, ses petits secrets et ses mystères*. Sillery, Septentrion, 2005. 218 p.] *Documentation et bibliothèques*, 51(3), 220–221.  
<https://doi.org/10.7202/1029505ar>

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru  
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

**Vaugois, Denis. *L'Amour du livre. L'édition au Québec, ses petits secrets et ses mystères*. Sillery, Septentrion, 2005. 218 p.**

C'est un ouvrage singulier que nous livre l'historien-éditeur Denis Vaugois, selon qui le projet fut conçu à la suite de l'invitation de l'Université Laval à donner un cours sur l'édition. Ce livre tient à la fois des mémoires, des considérations sur le monde du livre, des révélations de secrets et de mystères sur l'édition québécoise et, enfin, d'une contribution à la connaissance technique du métier d'éditeur. En le développant davantage, il aurait pu y avoir là la matière de deux livres, l'un portant sur la contribution de l'auteur à l'ensemble du monde du livre, l'autre consistant en un court traité sur toutes les composantes du métier d'éditeur proprement dit. En tous cas, Denis Vaugois a décidé de se faire plaisir en dissertant sur un domaine d'activité qui fut toute sa vie professionnelle, et même politique, touchant à la fois les auteurs, les éditeurs, les libraires et les bibliothécaires.

Rappelons que c'est par la création du journal historique *Boréal Express*, qui fit date dans notre milieu, et par le succès rencontré par cette publication qui vulgarisait de sérieuse façon l'histoire du Canada-Québec que Denis Vaugois fit son entrée dans le monde de l'imprimé au début des années 1960. La publication du petit livre de l'historien de l'École de Montréal, Maurice Séguin, *L'Idée d'indépendance au Québec*, et du manuel *Histoire 1534-1968*, rédigé en collaboration avec Jacques Lacoursière, a, en réalité, contribué à transformer le *Boréal Express* en une maison d'édition.

D'entrée de jeu, Vaugois fait sien le constat du sous-ministre des Affaires culturelles dans les années 1960 et au début des années 1970, Guy Frégault, qui affirmait que la situation du livre apparaissait comme un bon indicateur de l'état général d'une communauté culturelle et qu'elle permettait de mesurer à la fois la productivité intellectuelle, l'importance de certains équipements essentiels, l'efficacité d'une organisation collective et les préoccupations que peut inspirer à un groupe humain le partage équitable des biens de l'esprit.

Les pages que consacre l'auteur aux années pendant lesquelles il fut ministre des Affaires culturelles (1978-1981) sont importantes pour les dossiers traités et les décisions qui y ont été prises. Il nous rappelle la saga de la politique du livre qu'il a pilotée, en 1979, et de la loi 51, dont il faut retenir les points touchant la propriété québécoise des maisons d'édition à 100 %, des fortes réactions des éditeurs français et belges, et de l'abolition de la remise de 15 % dont profitaient jusqu'alors les bibliothécaires. Les bibliothécaires retraités ou en fin de carrière se remémoreront la place importante, que rappelle l'auteur, occupée

alors dans le commerce du livre au Québec par le Français Boussac, « *le plus gros libraire québécois à partir de Paris* », avec lequel nos collègues entretenaient des liens d'affaires étroits et suivis.

Le second aspect marquant de l'action ministérielle de Denis Vaugois a trait au développement des bibliothèques publiques. Il avait une vision claire des besoins en lecture et des carences du Québec en ce domaine. Le plan quinquennal (1980-1985) qu'il a élaboré et qu'il a fait approuver par les instances gouvernementales constitue une étape cruciale dans la mise en place d'un réseau de bibliothèques publiques municipales et régionales. Ce plan prévoyait une aide financière à la création de nouvelles bibliothèques, une aide financière pour l'achat de livres et pour l'amélioration des conditions de fonctionnement, de même qu'une aide financière à la construction et à la rénovation des bibliothèques publiques. Le renforcement substantiel du réseau, qui a donné un coup de fouet à un système qui donnait des signes d'essoufflement, voire de stagnation, lui a valu de la part d'une spécialiste dans le domaine d'être qualifié de « *Carnegie des bibliothèques publiques du Québec* ».

En ce qui concerne l'édition, l'auteur rappelle l'assertion d'Alfred de Musset, à savoir que chaque écrivain est à la recherche de la gloire, qu'il écrit pour s'occuper et qu'il espère en retirer des avantages financiers. Ces trois mobiles — la gloire, le loisir et l'argent — se retrouvent constamment au cœur des relations de l'auteur avec son éditeur, à des degrés divers. Le métier d'éditeur est par nature complexe. Pour l'auteur, l'éditeur tient un peu du magicien: il sait transformer un modeste manuscrit en un objet raffiné et agréable. Par ailleurs, il faut savoir choisir son éditeur, car à chaque éditeur correspond un type de livre. De leur côté, les éditeurs sont des gens prudents, car un bon éditeur voit rarement venir un succès, ou du moins jamais dans sa juste proportion; parfois, il vendra moins qu'il ne prévoyait, parfois plus et, dans de rares occasions, beaucoup plus. On doit constater qu'auteur et éditeur ont une relation de couple. Au début, c'est le coup de foudre et puis, souvent, la relation s'émousse entre les deux, quand elle ne devient pas conflictuelle. L'histoire de l'édition récente au Québec en fournit des exemples probants. Plus que les méventes, ce sont les succès de librairie qui sont difficiles à gérer entre auteur et éditeur.

De l'auteur au lecteur, une vingtaine d'intervenants, tous hautement spécialisés, sont associés à la naissance de tout livre qui passe par le circuit commercial, les principaux étant outre ces deux-là, auteur et lecteur, l'éditeur, l'imprimeur, le distributeur, le libraire et le bibliothécaire. Comme il se doit, la solidité de la chaîne dépend du maillon le plus faible. Dans la chaîne du livre au Québec, ce maillon faible, selon Denis Vaugois, est le libraire: il est le plus fragile, le plus vulnérable, le plus menacé

par les grandes surfaces, les pharmacies, les tabagies qui, la plupart du temps, coupent les prix et offrent les best-sellers à rabais. En réalité, celui qui est le plus assuré de faire de l'argent avec un livre est l'imprimeur qui est payé pour chaque livre imprimé, puis, en deuxième lieu, le distributeur. Si, en France, les droits d'auteur sont généralement de 6 %, et qu'ils montent à 8 % à partir du 5 001<sup>e</sup> exemplaire vendu et à 10 % au-delà de 10 000, au Québec, on peut dire que la norme des droits d'auteur est de 10 % du prix de détail, dont 40 % va au libraire, 17 % au distributeur et 33 % à l'éditeur, lequel doit donner 20 % à l'imprimeur.

Dans ce volume, l'auteur fournit beaucoup d'exemples de cas de publications et de problèmes survenus à diverses étapes du travail d'édition : lecture du texte, correction linguistique, correction d'épreuves, impression, mise en vente, lancement Il y a aussi des pages éclairantes sur les règles à suivre pour la mise au point d'un manuscrit, sur le travail d'édition, sur la production et la mise en marché d'un livre. Il discute aussi cette question importante pour le monde universitaire de « passer d'une thèse à un livre » ; les éditeurs américains aiment à rappeler que les lecteurs d'une thèse sont payés pour la lire, tandis que les lecteurs d'un livre ont payé pour se le procurer.

Les anglophones distinguent deux aspects du métier d'éditeur : *editor* et *publisher*. Le premier est associé surtout à la création, le second, au produit. En langue française, nous n'avons pas cette précieuse distinction. Le mot *éditeur* sert à toutes les sauces.

Dans ce livre, Denis Vaugeois a des phrases heureuses concernant les deux bouts du spectre du monde de l'édition, l'auteur et le lecteur. Citons-en deux pour conclure : « écrire un livre, c'est acheter un peu d'éternité » ; « acheter un livre est un geste qui rassure ».

Marcel LAJEUNESSE  
EBSI, Université de Montréal

**Melançon, Robert. *Qu'est-ce qu'un classique québécois ?* Montréal, Fides et Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Les grandes conférences », 2004. 58 p.**

Robert Melançon est professeur d'études françaises à l'Université de Montréal, en même temps qu'il est poète<sup>1</sup>, essayiste et traducteur. Sa récente publication, *Qu'est-ce qu'un classique québécois ?* constitue une version revue d'une conférence prononcée le 6 mai 2004, dans le cadre d'une journée d'étude sous l'égide

1. Un poème de Robert Melançon datant de 1994, « Le lecteur », rejoint l'actualité puisqu'il a été choisi pour chapeauter l'article de Didier Prioul intitulé « Livrimages : Pouvoir, plaisir et persuasion de la lecture », dans le Catalogue de l'exposition inaugurale de la Grande Bibliothèque de la Bibliothèque nationale du Québec (2005, p.108).

du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises.

La littérature, rapporte l'auteur, implique des classiques qui, par définition, sont des anciens. Dire d'une œuvre récente qu'elle est un classique relève de la figure de style, d'une hyperbole, dont l'emploi va en quelque sorte consolider le caractère prestigieux du vocable « classique ». « Dès le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, écrit Melançon, les bibliothécaires du Musée d'Alexandrie, des poètes érudits dont on peut penser qu'ils ont inventé ce que nous appelons "la littérature" [...], ont établi des listes ou des tableaux d'auteurs, les pinakès, constituant ainsi le premier canon des classiques. » (p.12) Le canon des classiques n'est cependant pas immuable. Dans son paratexte, comme exergue, Melançon nous offre à lire ce passage de Joseph Joubert : « Vogue des livres, goût des siècles. Même ce qui est ancien est exposé aux variations de la mode. » (p.9) Une œuvre classique peut aussi se révéler sous divers angles selon les époques.

L'œuvre qualifiée de classique donne du plaisir, est excellente et est consacrée par l'admiration. Elle présente un caractère d'autorité de même qu'elle a son fondement dans la mémoire et, conséquemment, dans l'histoire littéraire, laquelle jongle avec les idées « de suite, de tradition, de transmission et de durée » (p.25). Pour étayer tout cela, Melançon s'appuie sur divers auteurs : Aulu-Gelle, Sainte-Beuve, Italo Calvino et Borges. L'œuvre classique, d'autre part, est « assez riche pour surprendre son lecteur, même si elle lui [parvient] à travers une nuée de commentaires » (p.22). Un texte devient classique par la lecture ou la relecture. La personne cultivée connaît ses classiques et ainsi fait foi d'appartenance « à l'humanité particulière dont nous nous réclamons » (p.20). Les classiques sont aussi « laïcs », même si « pour certains, la connaissance d'un seul livre sacré — la Bible, le Coran — oblitère toute la bibliothèque » (p.21).

On peut distinguer les classiques universels et les classiques nationaux. Shakespeare, « longtemps considéré comme typiquement anglais, d'écrire Melançon, a pris valeur de référence universelle à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle alors que s'accélérait l'expansion impériale anglaise; et on peut se demander si les splendides odes chorales de Pindare la conservent » (p.21). La littérature québécoise est encore jeune. Il faut penser nos classiques en fonction d'une « littérature qui se fait » (p.41), ainsi que le définit Gilles Marcotte. Et Georges-André Vachon soulignait, encore en 1968, que notre tradition était « à inventer » (p.26). Il ne s'agit pas en définitive pour tout lecteur, cependant, comme le conseille Italo Calvino, d'« inventer » « la bibliothèque idéale » de ses classiques (p.28). Le « "vrai classique", Sainte-Beuve l'affirme avec force, s'adresse à tous », nous dit Melançon (p.28). Nous devons tenter de chercher dans la littérature du Québec des classiques dans un sens « résolument universel » (p.29),